

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

MARIE STUARD

BOURSAULT, EDME

Tragédie — 1691

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ELISABETH	55 répliques
LE DUC DE NORFOLK	43 répliques
LE COMTE DE MORRAY	35 répliques
LE COMTE DE NEWCASTLE	30 répliques
MARIE STUARD	15 répliques
LANCASTRE	9 répliques
EURIC	5 répliques
KILLEGRE	3 répliques
MELVIN	2 répliques

Personnages muets & suite : KENEDE, ALBIONE, Gardes

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	21
ACTE III	36
ACTE IV	52
ACTE V	66

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Le Comte de Newcastle, Euric.

LE COMTE DE NEWCASTLE

Euric, dans ce palais ne m'accompagnez pas,
Un ordre exprès du Duc conduit ici mes pas.
Son coeur brûle en secret d'une nouvelle flamme ;
Ou quelque grand dessein doit rouler dans son âme.
Pour me le confier il m'a mandé trois fois : 5
Mais toujours quelque obstacle a retenu sa voix.
Quoique l'ambition ou l'amour entreprenne
Ce secret de son coeur n'échappe qu'avec peine.
Il me rappelle encore avec empressement ;
Et je veux profiter de cet heureux moment. 10
S'il me parle en ce lieu, quoiqu'il puisse m'apprendre
Le Comte de Morray peut aisément l'entendre
Dans l'endroit concerté j'ai déjà pris le soin,
De conduire moi-même un fidèle témoin.
Pour le bien de l'État, le comte y devrait être. 15

EURIC

Seigneur, en ce moment il nous entend peut-être.
Je viens vous répéter les serments qu'il a faits,

De porter votre sort plus loin que vos souhaits.
Si jusqu'à son hymen Elisabeth l'élève,
Si par la mort du Duc cette action s'achève, 20
Sans cesse de son trône infatigable appui ;
Vous douterez qui règne ou de vous ou de lui.

LE COMTE DE NEWCASTLE

Je me fie à sa loi. Qu'il se fie à mon zèle.
Vaincu par ses raisons je lui serai fidèle.
Un serment solennel après de grands combats, 25
Vient de m'associer à tous ses attentats
Je vous l'ai déjà dit ; c'est avec violence
Que j'embrasse le crime et quitte l'innocence :
Mais en vain ma vertu révolte ma raison ;
Les remords désormais ne sont plus de raison. 30
Le duc dont la conduite est suspecte à la Reine,
Se creuse un précipice où j'ai peur qu'il m'entraîne :
Quoique de ma fortune il ait été l'appui,
J'aime mieux l'y pousser qu'y tomber avec lui.
Pour essai d'injustice, insensible à la gloire, 35
Déjà de cent bienfaits j'ai perdu la mémoire ;
Et lorsqu'on est ingrat, et ne savez-vous pas bien,
Que les autres forfaits ne coûtent presque rien ?
Quelqu'un vient : c'est le Duc. Soit qu'il aime ou qu'il conspire,
Allez prêter l'oreille à ce qu'il va me dire. 40

SCÈNE II

le Duc de Norfolk, le Comte de Newcastle.

LE DUC DE NORFOLK

Comte.

LE COMTE DE NEWCASTLE

Seigneur ?

LE DUC DE NORFOLK

De grâce employez tous vos soins
À voir si dans ce lieu nous sommes sans témoins.
Haï d'Elisabeth, je ne fais point de doute
Que je ne sois perdu si quelqu'un nous écoute.
Depuis déjà longtemps ce palais malheureux
Pour les gens de ma sorte est un lieu dangereux.
Il faut près de la reine être flatteur et traître :
Jusqu'ici tout mon crime est de n'avoir pu l'être ;
Mais puisque de mon zèle on s'ose défier
Il faut l'être une fois pour ma justifier.

45

50

LE COMTE DE NEWCASTLE

Seigneur, nous sommes seuls. Tout paraît favorable?

LE DUC DE NORFOLK

D'un effort généreux vous sentez-vous coupable ?
Avant que de répondre interrogez-vous bien,
Et si vous héritez ne me promettez rien.
Pour peu que la fortune à mes vœux soit contraire
Vos jours sont en danger, je ne puis vous le taire :
Et pour tout privilège, en un degré si haut,
Je vous traîne avec moi sur un même échafaud.
Un cœur tel que le mien n'a point l'art de surprendre.

55

60

LE COMTE DE NEWCASTLE

Seigneur, me voilà prêt. Que faut-il entreprendre ?

Quelque soit le péril où je dois m'exposer
Mon zèle, et vos bienfaits me le font mépriser.
Que le sort à son gré vous flatte ou vous outrage, 65
Je n'oublierai jamais que je suis votre ouvrage ;
Et que par vos bontés je me vois dans un rang
Digne d'un plus grand home, et d'un plus noble sang.
Je n'examine point la main que vous opprime :
Pour défendre vos droits je crois tout légitime : 70
Rien n'est plus sacré que ce que je vous dois ;
Et la reconnaissance est ma première loi.
Ainsi que vos bontés mon zèle est sans limites.

LE DUC DE NORFOLK

Puis-je me reposer sur ce que vous me dites ?

LE COMTE DE NEWCASTLE

Oui, Seigneur : Et bientôt par mes soins empressés 75
Vous connaîtrez à quel point ?

LE DUC DE NORFOLK

C'est assez.
Comte de Newcastle, je vous ouvre mon âme.
Je suis las d'obéir aux ordres d'une femme.
Depuis qu'Elisabeth règne sur les anglais 80
L'injustice triomphe, et fait taire ses lois.
Pembroc, qui le premier la fit proclamer reine,
Ne fut pas à couvert de son injuste haine :
Dès qu'il l'eut affermie en son auguste rang
Pour le prix de son zèle elle eut soif de son sang ; 85
Et d'un si ferme appui priva son diadème,
Si tôt que sur sa tête il l'eut posé lui-même.

LE COMTE DE NEWCASTLE

Seigneur, des maux passes perdons le souvenir :
Il en est des présents, et qu'il faut prévenir.
Depuis combien de temps une reine innocente 90
Dans les fers, dans l'opprobre est-elle gémissante ?
Verrons-nous sans horreur un ouvrage si beau
Achever ses destins par la main d'un bourreau ?
La fière Elisabeth, princesse illégitime,
Qui n'eut point vu le jour sans le secours d'un crime, 95
Peut-elle assujettir la majesté des rois
À l'injuste rigueur des ses injustes lois ?
Que dira l'avenir d'une audace si grande ?
Donnons à la vertu l'appui qu'elle demande.
Des maux dont on l'accable interrompons le cours. 100
C'est de notre valeur qu'elle attend du secours.

LE DUC DE NORFOLK

J'aurais moins tardé à lui montrer mon zèle
Si j'avais cru trouver un ami si fidèle :
Mais dans une occurrence où tout doit m'effrayer,
À quel homme à la cour pouvais-je me fier ? 105
Pour me rendre coupable on met tout en usage :
Il n'est point là d'ami qui n'ait plus d'un visage :
Tel qui m'offrait son sang me refuse son bras
Et mes plus grands bienfaits n'ont fait que des ingrats.

LE COMTE DE NEWCASTLE

Suivons les mouvements que le ciel nous inspire. 110
D'une reine odieuse il veut finir l'empire.
Injuste aux étrangers, cruelle à ses sujets,
Elle est d'intelligence à remplir nos projets :
Et pour nous dérober au joug qui nous opprime

S'il faut que malgré nous il nous échappe un crime, 115
 De quoi que notre esprit puisse être combattu,
 C'est une crime force qu'approuve la vertu.
 S'il vous manque, Seigneur, un bras pour le commettre,
 Pour le bien de l'état je puis tout me permettre :
 Ne laissez point languir mon zèle impatient. 120
 L'esprit d'Elisabeth, inquiet, défiant,
 Tend des pièges secrets que jamais on n'évite
 À moins qu'on n'entreprenne aussitôt qu'on médite.
 En de plus dignes mains transmettons son pouvoir,
 Avant qu'elle ait le temps de s'en apercevoir. 125
 Enfin prescrivez-moi ce qu'il faut que je fasse.

LE DUC DE NORFOLK

Non, non, je ne veux point mériter sa disgrâce.
 Les plus heureux forfaits ne sauraient me tenter.
 Si de votre secours j'ose ici me flatter,
 Dans l'auguste Stuard l'aime la vertu même, 130
 Et tout semble d'accord pour perdre ce que j'aime.
 Son frère (si ce nom lui doit être permis)
 Est le plus dangereux de tous ses ennemis.
 Pour ne pas offenser la beauté que j'adore
 Mon coeur n'exhale point le feu qui le dévore : 135
 Quoiqu'il porte en tous lieux les traits qui l'ont frappé,
 Jamais de mon amour rien ne m'est échappé :
 Entre une reine et moi le ciel met tant d'espace,
 Que je n'ose à ses yeux étaler mon audace ;
 Et n'était le secours que j'attends de vos soins 140
 Jamais un feu si pur n'aurait eu de témoins.

LE COMTE DE NEWCASTLE

Vous ne pouviez, Seigneur, dans un sein plus fidèle
 Déposer le secret d'une flamme si belle.

Tout mon sang répandu pour vous prouver ma foi
Ne s'acquitterait pas de ce que je vous dois.
Offrez-moi le moyen de vous faire paraître?

145

LE DUC DE NORFOLK

Gouverneur des Cinq-Ports, vous en être le maître.

LE COMTE DE NEWCASTLE

Oui, Seigneur, je le suis ; Et c'est par votre choix
Que puis-je ? Commandez. Et quoi que je hasarde?

LE DUC DE NORFOLK

De l'illustre Stuard j'ai corrompu la garde.
Et sûr du prompt secours que vous m'avez offert
J'attends que pour sa fuite un port me soit ouvert.
Ma vie est enchaînée à cette confidence :
Avec tant de zèle et de reconnaissance,
Avec tant de bontés, tant d'ardeur, tant de foi,
Mes déplorables jours vous sont plus chers qu'à moi.
Je ne les risque point quand je vous les confie.

150

155

LE COMTE DE NEWCASTLE

Je ne puis condamner une si noble envie :
Mais de ce grand dessein l'événement douteux
Expose votre tête au sort le plus honteux.
Souvent de tels projets ont des suites cruelles ;
Des soldats corrompus sont rarement fidèles ;
Et vous n'ignorez pas, Seigneur, que sur ce point
La reine est inflexible et ne pardonne point.
À la cour, où la foi n'ose presque paraître,
L'espoir de s'agrandir fait aisément un traître.

160

165

Si vous êtes surpris vous vous perdez.

LE DUC DE NORFOLK

Hélas !

Tout est perdu pour moi si je ne me perds pas.

Des juges dévoués, sans honneur, sans naissance,

170

D'une reine adorable ont proscrit l'innocence :

L'injuste Elisabeth, maîtresse de son sort,

Dans ses cruelles mains tient l'arrêt de sa mort.

Dès demain la clarté lui peut être ravie :

La temps presse. Un moment décide de sa vie.

175

LE COMTE DE NEWCASTLE

Seigneur, à ces raisons je n'ose m'opposer :

La grandeur du péril les doit autoriser.

Pour dérober sa vie au sort qui la menace

Dites-moi quel effort vous voulez que je fasse.

Encore un coup, Seigneur, je suis prêt ?

180

LE DUC DE NORFOLK

Qu'il m'est doux

D'avoir dans mon malheur un ami tel que vous !

Comte, puisque pour moi votre ardeur est si grande,

L'effort dont j'ai besoin, et que je vous demande,

C'est d'aider à mon zèle à mettre en liberté

185

La plus haute vertu qui jamais ait été :

C'est d'aider à mon zèle à sauver une reine,

Qui par les droits du sang est votre souveraine.

Celle qui sur son trône ose imposer ses lois

À la force pour titre, et ses crimes pour droits.

190

Si je sors d'Angleterre, et qu'on vous y retienne,

Je sais que votre tête y répond de la mienne ;

Mais sous un ciel plus doux accompagnez nos pas :
Suivez notre fortune en de meilleurs climats :
Vous ne laissez ici ni maîtresse ni femme : 195
Et si l'ambition est sensible à votre âme
Quel rang n'aurez-vous point dans la paisible cour
De l'adorable objet qui vous devra le jour ?
A la sombre clarté qui tombe des étoiles
De ce port cette nuit doivent sortir vingt voiles ; 200
Et sans doute le ciel nous offre ce secours,
Pour mettre en sûreté de si précieux jours.
Pendant l'obscurité, le calme et le silence,
Du Comte de Morray trompons la vigilance :
Pour être de l'Écosse l'injuste possesseur, 205
À son ambition il immole sa soeur.
Le criminel amour dont il a reçu l'être,
Le condamne ?

LE COMTE DE NEWCASTLE

Seigneur, je crois le voir paraître :
Laissez-moi de son coeur pénétrer les secrets. 210
Pour remplir vos désirs je vous suivrai de près.

SCÈNE III

le Comte de Newcastle, le Comte de Morray.

LE COMTE DE NEWCASTLE

Hé bien, Seigneur?

LE COMTE DE MORRAY

Souffrez que mon coeur se déploie

Et que j'étale ici la grandeur de ma joie.
Rien ne s'oppose plus au succès de mes feux : 215
Mon plus grand ennemi met le comble à mes vœux
À l'hymen où j'aspire une voie est ouverte :
Et mon rival lui-même aide à hâter sa perte.
Un sincère témoin de tout ce qu'il a dit,
En va faire à la Reine un fidèle récit. 220
Nous triomphons.

LE COMTE DE NEWCASTLE

Seigneur, j'ai toujours le même zèle
Mais prêtez de la force à mon cœur qui chancelle ;
Et puisque le silence est encore à mon choix,
Laissez-moi vous parler pour la dernière fois. 225
J'entreprends une route où j'ai peu d'habitude :
J'y marcherai, Seigneur, avec incertitude.
Au milieu du chemin que vous m'avez trace,
Je puis me repentir de l'avoir commencé.
Quand je songe à l'horreur qui suit le nom de traître, 230
Des retours d vertu me font craindre de l'être.
Quoique par vos conseils vous m'avez inspiré,
J'ai peur d'avoir promis plus que je ne ferai.
Mon âme chancelante, incertaine, confuse,
Tantôt s'offre à la honte, et tantôt s'y refuse ; 235
Et je vois trop de risque à vous y confier,
Si je n'ai votre appui pour me fortifier.
Avez-vous vers le crime un penchant si rapide,
Que rien ne vous arrête ou ne vous intimide ?
Votre soeur immolée, il ne sera plus temps 240
D'honorer sa vertu de regrets impuissants.
Quoique de sa rigueur Elisabeth l'accable,
Nous savons vous et moi qu'elle n'est point coupable ;
Et si quelque tendresse excitait vos remords,

Jugez en quel péril je me verrais alors.
Il faudrait que mon sang ?

245

LE COMTE DE MORRAY

Moi, des remords ! Moi, Comte !
D'un soupçon qui m'outrage épargnez-moi la honte.
Quelle peur vous alarme ? Et par quel sort fatal
Ai-je pu mériter qu'on me traite si mal ?
Depuis qu'à mes desseins j'ai vu le crime utile,
J'ai secoué le joug de la vertu stérile
Pour acquérir un trône il n'est point de forfaits,
Qui ne changent de nom quand ils ont du succès.
Tant qu'un lâche devoir a réglé ma conduite,
En quel rang ma fortune a-t-elle été réduite ?
Et lorsque sans effroi je me suis écarté,
À quel degré d'honneur suis-je d'abord monté ?
Pour m'exclure à jamais de la toute-puissance,
Ma soeur m'oppose en vain les droits de la naissance.
L'Angleterre exceptée, en tous les autres lieux,
Le règne d'une femme est un règne odieux :
La plus ferme couronne un moment sur sa tête,
Dans l'État le plus calme excite une tempête :
Un sceptre ne sied bien quand dans la main des rois ;
Et le trône chancelle à moins qu'il n'ait son poids.

250

255

260

265

LE COMTE DE NEWCASTLE

Seigneur, d'elle et de vous la naissance inégale.
Décide en sa faveur de la grandeur royale :
Et si j'ose, entre nous, vous le dire tout bas,
La vôtre a des défauts que la sienne n'a pas.

270

LE COMTE DE MORRAY

Et quels défauts ? Allez, ce n'est qu'une manie.
Il y manque, il est vrai, quelque cérémonie ;
Mais un roi m'a fait naître ; et pour l'être aujourd'hui
Il suffit que je sois, et que je sois de lui.
De quelque doux espoir dont ma soeur s'entretienne,
S'il épousa sa mère, il adorait la mienne ;
Et par l'ordre du ciel il nous donna le jour,
A l'une par devoir, à l'autre par amour.

275

LE COMTE DE NEWCASTLE

Il est vrai. Mais, Seigneur, par une loi sévère,
Aucun de vos pareils ne succède à son père.
Et d'ailleurs, le feu roi, quoiqu'on ait entrepris,
N'a jamais avoué que vous fussiez son fils.
Qui justifiera ?

280

LE COMTE DE MORRAY

Qui ? Ma valeur, mon audace :
Mon ardeur de régner et de remplir sa place :
Si le ciel m'eut fait naître en un degré plus bas,
De si beaux mouvements ne me dureraient pas.
Pour m'en convaincre mieux, s'il faut encore plus faire,
J'en crois jusqu'à l'amour que je n'ai pu vous taire.
Si j'étais né d'un sang qui fut moins glorieux,
Aurais-je sur la reine osé porter les yeux ?
Non que vers ses appas un fol amour m'entraîne ;
Ce qui m'est plus sensible Elisabeth est reine
À tous les rois voisins elle impose ses lois,
Étonne l'univers du bruit de ses exploits ;
L'Écosse où je commande, unie à l'Angleterre,
Je ne craindrai au plus qu'un éclat de tonnerre ;

285

290

295

Et lorsque sur le trône on ne trouve monté,
 Qui ne craint que la foudre est bien en sûreté.
 Vos fidèles conseils à qui je m'abandonne,
 Ne peuvent balancer l'amour qu'elle me donne,
 Et je ne réponds pas qu'avant la fin du jour,
 Je ne trouve le temps d'expliquer mon amour.
 Ne me détournez point si vous me voulez plaire.

300

LE COMTE DE NEWCASTLE

Et concevez-vous bien ce que vous allez faire ?
 D'un amour qui lui plût son coeur encore frappé,
 Pour écouter le vôtre est trop préoccupé.
 Pour faire de son trône une heureuse conquête,
 Attendez que du Duc elle ait proscrit la tête ;
 Et gardez-vous, Seigneur, de laisser entrevoir ?

305

310

LE COMTE DE MORRAY

Et pourquoi plus longtemps différer mon espoir ?
 Si l'union des coeurs n'ait de la ressemblance,
 Quel parti sous le ciel a moins de différence ?
 Elle n'épargnera rien dans l'espoir de régner ;
 Et qu'est ce qu'à mon tour on me voit épargner ?
 Pour affermir son trône, et lui donner du lustre,
 Elle le cimenta du sang le plus illustre :
 Mais du sceptre d'Écosse avide ravisseur,
 Je cherche à l'acquérir par la mort de ma soeur.
 Outre l'appas flatteur de cette ressemblance,
 Pour rendre nécessaire une telle alliance,
 La sort d'intelligence avec nos attentats,
 A déjà pris le soin de joindre nos états.
 Quel prince dans l'Europe a la même avantage ?

315

320

LE COMTE DE NEWCASTLE

Mais l'Écosse, Seigneur, n'est pas votre héritage.
Le roi votre neveu, quoique jeune et soumis?

325

LE COMTE DE MORRAY

Et si je perds la mère aurais-je soin du fils ?
Je lui laisse le jour tant qu'il m'est nécessaire ;
Mais enfin, ce fut moi qui m'immolais son père :
Et lorsqu'au premier crime on s'est autorisé
Un second à commettre est beaucoup plus aisé.
On va hardiment affronter l'infamie.
Le main d'jà coupable en est plus affermie ;
Et je n'ignore pas ce précepte si beau,
Que l'asile d'un crime est un crime nouveau.

330

335

LE COMTE DE NEWCASTLE

Seigneur, c'en est assez. Surpris de vous entendre,
Je ne consulte plus quel parti je dois prendre.
Quoique fasse le sang, il faudra peu d'effort
Pour mettre un si grand coeur au dessus des remords.
Je vais trouver le Duc, et servir votre haine.
Et pour hâter sa perte allez trouver la reine :
Et faite avec art entrer dans vos discours,
Que de ses jours sacrés il veut borner le cours
Enfin, pour la contraindre à la reconnaissance,
Du zèle le plus pur empruntez l'apparence.
Accoutumez son soeur?

340

345

SCÈNE IV

Lancastre, le Comte de Morray, le Comte de Newcastle.

LANCASTRE

Ah ! Seigneur, hâtez-vous
Et venez de la Reine apaiser le courroux
Je ne puis deviner qui conspire contre elle ;
Mais elle est résolue à punir un rebelle, 350
Un perfide, un ingrate digne de sa fureur
Et pour qui son estime est changé en horreur.
Venez par vos conseils dissiper vos alarmes,
Qui d'un si beau destin empoisonnent les charmes ;
Pour détourner l'orage, ou pour le prévenir, 355
Elle vous fait chercher pour vous entretenir.
Dans cette occasion montrez-lui votre zèle.

LE COMTE DE MORRAY

Et quelle âme assez basse ose être encore rebelle ?
Vous a-t-on dit le nom du coupable ?

LANCASTRE

Seigneur, 360
Je n'ose en soupçonner le Reine votre soeur.
Mais un des officiers qui doit répondre d'elle,
A sans doute à la Reine appris quelque nouvelle.
Il l'a vu en secret, et même en ce moment
Elle lui parle encore en son appartement. 365
Votre avis est le seul que la Reine veut suivre.

LE COMTE DE MORRAY

Qui trouble son repos est indigne de vivre.

Voilà mon sentiment que rien ne peut changer.
De quelque part qu'il vienne écartons le danger.
Allons trouver le Reine, et lui faisons entendre
Qu'il faut exécuter l'arrêt qu'elle a fait rendre.
La nature outrage a beau s'en émouvoir,
Sa voix est impuissante où parle mon devoir.

370

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Elisabeth, Le Comte de Morray, Lancaster, Gardes.

ELISABETH

Auriez-vous jamais cru qu'insensible à mes grâces,
De tant de conjures il eût suivi les traces ? 375
Lui, que j'ai tant de fois comblé d'honneurs, de biens,
Prodigue de ses jours attente sur les miens !
En quelque rang qu'il soit je lui ferait connaître;
Que je sais du plus haut précipiter un traître ;
Que jamais un sujet qui viole sa foi, 380
Ne dérobe sa vie aux rigueurs de la loi ;
Que plus à mes bontés il était redevable,
Plus son crime est énorme et ma haine équitable.
Et qu'après l'injustice où l'ingrat se résout,
Ma tendresse irritée est capable de tout. 385

LE COMTE DE MORRAY

Madame, quelque horreur que le Duc vous imprime;
Elle n'égale pas la grandeur de son crime.
Il voulait, le perfide, attenter à vos jours,
Pour faire réussir ses nouvelles amours.

ELISABETH

Ses amours ! Juste ciel, que m'apprend-on encore ?
Et pour qui ?

390

LE COMTE DE MORRAY

Pour ma soeur.

ELISABETH

L'aime-t-il ?

LE COMTE DE MORRAY

Il l'adore.

ELISABETH

Il l'adore : Qu'entends-je ?

395

LE COMTE DE MORRAY

Et quel autre motif
D'un ministre d'État serait un fugitive ?

ELISABETH

Quoi ! Pour mon ennemie il a l'âme obsédée !
Eh faut-il que si tard j'en soit persuadée !
Depuis plus de dix mois confus, sombre, interdit,
Son infidèle coeur m'en avait assez dit :
Mais le mien trop facile à se laisser surprendre,
À ce langage obscur ne voulait rien comprendre
Enfin, voyant l'ingrat m'éviter tous les jours,
De ma faveur pour lui j'interromps le cours.

400

405

Si d'un coup si cruel il eût senti l'atteinte,
 Il l'aurait recouvrée à sa première plainte.
 À ceux qui la briguaient ne pouvant l'accorder,
 Je lui laissais le temps de la redemander.
 Dans la crainte où j'étais de la trouver coupable, 410
 Tout ce qui l'excusais me semblait véritable ;
 Et mon coeur de concert avec sa trahison,
 De parti de mes sens avait mis ma raison.
 À moins que cette nuit sa fureur me prévienne,
 Je jure que sa mort devancera la mienne, 415
 Et que pour lui porter de plus sensibles coups,
 Mais yeux se repaîtrons d'un spectacle si doux.
 J'aurais plus de rigueur qu'il n'a d'ingratitude.

LE COMTE DE MORRAY

On ne peut lui trouver un supplice trop rude.
 Par un crime si grand il viole à la fois, 420
 Tout ce qu'ont de plus saint les plus augustes lois.
 Il trahit son devoir, vos bienfaits, sa naissance ;
 Il est sans foi, sans zèle et sans reconnaissance :
 Et l'on peut, Madame, en cette occasion,
 Prendre contre un ingrate trop de précaution. 425
 Ne souffrez près de vous que ceux dont le pur zèle?

ELISABETH

Et les rois savant-ils quand on leur est fidèle ?
 Environnés partout de gens intéressés
 Ils n'ont point de défauts qui ne soient encensés :
 À tous leurs mouvements une foule importune> 430
 D'un pas précipité court près la fortune ;
 Et ceux qui devant eux se présentent le plus,
 Le font moins pour les voir que pour en être vus.
 Si je choisis quelqu'un j'éprouverai peut-être,

Qu'au lieu du plus zélé ce sera le plus traître. 435
De ce devoir vous-même acquittez-vous si bien,
Que de la pat du Duc il ne m'arrive rien.
Je vous en donne l'ordre, et e soin vous regarde.
Hola !

EURIC

Madame ? 440

ELISABETH

Euric, pour commander ma garde,
Du Comte de Morray je viens de faire le choix :
Ayez soin cette nuit d'obéir à sa voix.
Je l'ordonne.

(Il sort.)

LE COMTE DE MORRAY

Charmé de cette confiance, 445
Je jure que vos jours sont en pleine assurance,
Et que vos ennemis n'iront point jusqu'à vous,
Qu'on ne m'ait vu, Madame, expirer sous leurs coups.
Si l'on ne m'a trompé, nous touchons presque à l'heure,
Que pour sa trahison le Duc croit la meilleure. 450
Pour flatter ses désirs Newcastle est d'accord,
De lui faire en secret ouvrir le premier port ;
Et moi, pour découvrir ses injustes pratiques,
Je me dois assurer de tous ses domestiques.
Je vais pourvoir à tout. Pour vous, qui tant de fois 455
Parûtes consommé à l'étude des rois :
Qui dès vos jeunes ans réduite à vous contraindre;
Avec tant de succès apprîtes l'art de feindre ;

Jusqu'à ce que du Duc le sort soit éclairci,
Songez que le silence est nécessaire ici.

460

ELISABETH (*le rappelant*)

Comte, pour cet ingrat la mort aura des charmes.
Des yeux qui l'ont séduit il obtiendra des larmes.
Pour lui faire un destin qui soit plus rigoureux,
Ne donnons le trépas qu'à l'objet de ses feux.
Ce sera pour ce traître une douleur mortelle,
D'adorer votre soeur, et de vivre sans elle :
Et ce qu'aura d'horrible un si funeste sort,
Lui seul de ce qu'il aime aura hâté la mort.
Ainsi ma cruauté, sans permettre qu'il meure,
Forcera le perfide à mourir à toute heure.
Et je l'accablerai par l'horreur de ma voir
Jouer de ma vengeance et de son désespoir.

465

470

LE COMTE DE MORRAY

À languir dans la honte on pourrait le contraindre
Si de sa perfidie on n'avait rien à craindre.
Pour nous rendre le joug et le culte romain,
La Flandre est toute prête à lui tender la main.
Peut-être est-ce pour lui que le prince de Parme,
Aux ravages d'Ostende a cent voiles qu'on arme :
Et vous n'ignore pas que pendant une nuit,
Un peu de vent en poupe en ce lieu les conduit.
Pour éteindre en son sang le fureur qui l'anime,
Laissez-moi le surprendre en commettant son crime :
Vous n'hésitez plus à vouloir son trépas,
Quand de la trahison vous ne douterez pas.

475

480

SCÈNE II

Elisabeth, Lancastre.

ELISABETH

Hé bien, Lancastre, hé bien ; tu vois ce qui se passe : 485
Dirait-on que le Duc eût une âme si basse ?
Parle sans me flatter ; jet e fais le témoin,
Si mes bontés pour lui pouvaient aller plus loin.
Je croyais sur son coeur ma puissance absolue.
Le traître. 490

LANCASTRE

À quoi, Madame, êtes-vous résolue ?

ELISABETH

À quoi, Lancastre ? Apprends que plus j'ai de bontés,
Plus je lui dois de haine et de sévérité.
Je ne lui devais pas tant de marques d'estime,
Qui sans doute en secret lui reproche son crime ; 495
Et plus de mes bienfaits, il fut favorisé,
Plus il est criminel d'en avoir abuse.
Je sais quelle justice à ses forfaits est due ;
Je la lui rendrai mieux qu'il ne me l'a rendue,
Et doublement coupable il me fera raison, 500
De son ingratitude et de sa trahison.

LANCASTRE

Croyez-vous de votre âme être assez la maîtresse,
Pour en banner d'abord ce qu'elle eut de tendresse ?
Et pour peu qu'il en reste à vous parler de lui,
Pour fléchir votre coeur est-ce un trop faible appui ? 505

Quand vous la sentirez vous demander sa grâce,
 Prompte à le garantir du sort qui le menace,
 La main qui l'éleva le soutiendra toujours :
 Il vous dois sa fortune, et vous devra ses jours.

ELISABETH

Non, Lancastre, ma haine est due à son outrage. 510
 Il fait de ma tendresse un trop mauvais usage
 Plus je lui fais du bien, plus je m'en fais haïr ;
 Et ce qu'il tient de moi, lui sert à ma trahir.
 Te représentes-tu combien de fois le traître,
 Que de mon lâche coeur j'avais rendu le maître 515
 S'est avec ma rivale insolemment joué
 De l'indiscret amour que j'avais avoué ?
 Combien d'heureux moments, dont je leur tiendrai compte
 Ont-ils passé tous deux à jouir de ma honte ?
 Et tous deux de concert abusant de ma foi, 520
 Combien de fois le jour triomphaient-ils de moi ?
 Mais je mérite assez le tourment qui me gêne :
 J'ai moi-même en ces lieux attire cette reine ;
 Chacun pour la sauver faisant des vœux secrets
 Je la voulus moi-même observer de plus près : 525
 Je la fis amener, sure d'en mieux répondre,
 Plutôt dans ce palais que dans la Tour de Londres ;
 Et c'est là que le Duc la voyant chaque jour,
 Pour ses yeux criminels à conçu tant d'amour.
 Prisonnière, c'est peu : coupable, condamnée, 530
 Qui croirait que pour elle on m'eût abandonnée,
 Et qui, Lancastre, et qui ? Tu le sais, un ingrat,
 Préféré par moi-même à plus d'un potentat

LANCASTRE

Si le Duc de Norfolk, que peut-être on opprime,

N'est peut être envers vous que de ce dernier crime, 535
Jamais aucune loi n'a fixé de tourments,
Dont on ait vu punir les crimes des amants.
Cependant pour sa mort j'aperçois qu'on affecte,
Une si grande ardeur qu'elle est un peu suspecte.
Quand d'un crime d'état on se croit assure, 540
On a fait son devoir dès qu'on l'a déclaré :
Empêcher qu'au coupable on ne laisse la vie,
C'est trop montrer, Madame, ou de haine ou d'envie ;
Et pour sauver le Duc si les remords sont vains,
Vous verrez que le Comte a de plus hauts desseins, 545
Il est jeune et sensible : et vos charmes ...

ELISABETH

Arrête.
Mes charmes ne font point de honteuse conquête.
S'il osait me tenir les discours que tu tiens,
Je lui vendrais bien cher de pareils entretiens. 550
Ton soupçon est injuste, et cela ne peut être.
Il sait trop quel il est pour s'oser méconnaître

LANCASTRE

Madame, pardonnez si j'ai cru que sa foi?

ELISABETH

Voici le Duc. Euric, demeurez avec moi.
Ma vie aux mains d'un traître est trop mal assurée. 555

SCÈNE III

Le Duc de Norfolk, Elisabeth, Euric, Lancastre, Gardes.

LE DUC DE NORFOLK

Quoi ! Madame, si tard n'être pas retirée ?
Pendant qu'un plein repos règne dans vos États ;
Vous qui le procurez, vous n'en jouissez pas !
Donnez quelque relâche aux soins qui vous dévorent.
Vous exposez des jours que l'univers adore.

560

ELISABETH

L'intérêt de l'État m'impose cette loi.
Je me dois toute à lui puisqu'il est tout à moi.
Quelque soin que je prenne, il est toujours des traîtres
Qui suivent à grands pas leurs coupables ancêtres.
Tous qui ne craignent point qu'on vous manque de foi,
Sans avoir mes raisons, vous veillez comme moi.
Avez-vous eu du ciel un plu grand privilège ?

565

LE DUC DE NORFOLK

Aux rigueurs du destin quelle vis exposai-je ?
Madame, et que m'importe, enfin, par quel secours,
Du malheur qui me fuit je termine le cours ?
À qui depuis six mois mes jours sont-ils utiles ?
Je donne à l'État que des désirs stériles.
Depuis que ma conduite est suspecte vos yeux,
Partout où je me vois je me trouve odieux :
Et poursuivi partout du remord qui me gêne,
De ne plus mériter les bontés de ma reine,
On doit peu s'étonner, quand tout m'ose trahir,
S'il n'est point de repos dont je puisse jouir.

570

575

Pour vous, de qui les jours tous rayonnants de gloire,
De tant d'heureux succès embellirons l'histoire 580
Vous ne pouvez, Madame, en avoir trop de soin
Conservez-les longtemps, le trône en a besoin.
Plus un règne si doux nous étale de charmes,
Plus à notre tendresse il en coûte d'alarmes.
La mal le plus léger que vous puissiez avoir, 585
Sur nos front désolés peint notre désespoir.
Préférez le repos à vos soins politiques.
Demain vous vous rendrez aux affaires publiques.
Demain ?

(En sortant.)

ELISABETH

C'est assez, Duc. Votre zèle est si grand. 590
Qu'on ne peut résister à ce qu'il entreprend.
Je viens de reconnaître à ce conseil sincère,
Que malgré mes soupçons je vous suis toujours chère :
Et que je ne pouvais pour mon propre bonheur,
En de plus dignes mains déposer ma faveur. 595
Je vous la rends. Demain, pour jouir de ma grâce,
Reprenez aux Conseil la principale place.
Je vous fait après moi le premier en tout lieu.
Méritez mes bienfaits par votre zèle. Adieu.
Le perfide est contraint, ma présence le gêne. 600

SCÈNE IV

LE DUC DE NORFOLK *(seul)*

Ma trompez-vous mes sens ? Ai-je entendu la Reine ?
Quelle profusion fait-elle en ma faveur !

Et que lui reste-t-il à m'offrir que son coeur ?
Pour prix de ses bienfaits faut-il être infidèle ?...
Pardon, belle Stuard, si mon âme chancelle : 605
Et si pour un moment ébloui d'un faux jour,
Le devoir dans mon coeur a fait taire l'amour.
Eh ! n'ai-je pas juré que je perdrais la vie,
Avant que de souffrir qu'elle vous fut ravie ?
Je vous tiendrai parole ; ou mon sang répandu 610
Aura fait pour le moins tout ce qu'il aura dû.
Heureux si par ma mort la vôtre différé?

SCÈNE V

Le Duc de Norfolk, Euric.

EURIC

Dans son appartement la reine est retirée,
Seigneur ; et tout conspire à remplir vos souhaits.
Nous sommes assurés des portes du palais. 615
D'écossais généreux une troupe intrépide,
Doit servir à sa reine, et d'escorte et de guide.
Ces moments fortunes ne se retrouvent pas.

LE DUC DE NORFOLK

De la reine captive allez hâter les pas.
Je vous attends. 620

SCÈNE VI

LE DUC DE NORFOLK *(seul)*

Ô ciel ! Vois pour qui je t'implore.

Avant que de ce lieu tu ramène l'aurore,
Attends qu'un long espace entre la reine et nous,
Ait mis ce que j'adore à couvert des coups.
Sauve de sa fureur une reine si belle.
Je suis trahi sans doute, Euric revient sans elle.

625

SCÈNE VII

Le Duc de Norfolk, Euric.

LE DUC DE NORFOLK

À la reine d'Écosse a-t-on manqué de foi ?
Parlez, Euric.

EURIC

Seigneur, elle vient après moi.
Touché de la frayeur dont son âme est atteinte,
Je devance ses pas pour dissiper sa crainte.
Un peu d'émotion mêlée à ses attraits,
Vous le va faire voir plus belle que jamais.

630

SCÈNE VIII

Le Duc de Norfolk, Marie Stuard, Euric, Gardes.

LE DUC DE NORFOLK

Venez, venez, Madame ?

MARIE STUARD

Ah ! Duc, que j'apprehende

635

De vous rendre funeste une bonté si grande !
Si la reine en secret fait observer nos pas,
En voulant me sauver ne vous perdez-vous pas ?

LE DUC DE NORFOLK

Vos jours en sûreté, quoique je puisse craindre,
Mon sort sera plus beau pour chercher à m'en plaindre.
Profitons du secours que nous offre la nuit.
Sortons, Madame? Ô Ciel ! D'où vient un si grand bruit ?

640

MARIE STUARD

Quelle disgrâce ! Ah ! Duc, votre perte est certaine.

SCÈNE IX

Killegre, Marie Stuard, Le Duc de Norfolk, Euric, Gardes.

KILLEGRE

Hola, Gardes ? À moi : l'on veut trahir la reine.

LE DUC DE NORFOLK

Ouvre les yeux, de grâce, et vois ce que tu fais.
Le bras que tu saisis t'a comblé de bienfaits.
C'est le duc de Norlfolk qui cent fois ?

645

KILLEGRE

Il m'importe.
Je suis sujet, Seigneur, et ce devoir l'emporte.

SCÈNE X

Elisabeth, Marie Stuard, Le Duc de Norfolk, Lancastre, Killegre, Euric, Gardes.

ELISABETH

Quel désordre, si tard, ose-t-on faire ici ? 650
C'est vous, Duc ! Juste ciel ! Mon ennemie aussi !

MARIE STUARD

Qui ? Moi, votre ennemie ? Eh, Madame ?

ELISABETH

Ah le traître !
Enfin, ingrate, enfin, tu t'es donc fait connaître ?
À démentir mes yeux ose appliquer tes soins. 655
Ce sont, pour ton malheur, de fidèles témoins.
Ils ont vu ton faux zèle, et combien ma présence
Coûtait d'inquiétude à ton impatience:
Ces yeux qui pour le tiens n'ont jamais eu d'appas,
Ont vu ta perfidie, et verront ton trépas. 660
Je t'avais averti que je savais des traîtres,
Qui suivaient à grand pas leurs coupables ancêtres :
Et c'en était assez pour te faire sentir,
Que je voulais ta mort moins que ton repentir
Gardes, sans balancer, entraîner ce perfide. 665
Il faut que de son sort ma vengeance décide.

MARIE STUARD

Songez-vous aux remords que vous vous préparez ?

(À Euric.)

ELISABETH

Qu'on les mette tous deux en des lieux séparés.
Ces coupables amants trouveraient trop de charmes,
À pouvoir l'un de l'autre adoucir les alarmes :
Jusqu'au moment fatal où l'on doit les punir,
Laissons au désespoir à les entretenir.
Vous dont le zèle ardent vient ici de paraître,
Qui pour m'être fidèle avez trahi ce traître,
Ayez soin d'assembler demain à mon réveil
Les Pairs accoutumés à tenir mon conseil.

670

675

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Elisabeth, Lancastre.

LANCASTRE

Non, Madame, les Pairs ne viennent pas encore.
Vous vous êtes levée aussitôt que l'aurore.
Tant qu'a duré la nuit votre esprit agité,
N'a laissé nul repos à votre majesté.

680

ELISABETH

A-t-on donné mon ordre ? Amène-t-on le traître ?

LANCASTRE

Oui, Madame ; vous l'allez voir paraître.

ELISABETH

Et les Comtes !

LANCASTRE

Madame, ils vont entrer tous deux.

ELISABETH

Pour immoler le Duc je veux m'assurer d'eux.
Ils ont pour ce perfide une haine mortelle.

685

SCÈNE II

Elisabeth, Le Comte de Morray, Le Comte de Newcastle, Lancastre.

ELISABETH

Comtes, depuis longtemps je connais votre zèle.
Vos vœux les plus ardent vont au bien de l'État ;
Et d'un ingrat sujet vous savez l'attentat.
Content de vos soins, et princesse équitable,
Je vous fais tous deus pairs, et juges du coupable :
Il vient. Souvenez-vous que ce billet fatal
L'accuse, le convainc d'un crime capital :
Et que traître une fois, il est de la justice
D'empêcher désormais que l'ingrat me trahisse.
Allez.

690

695

SCÈNE III

Elisabeth, Le Duc de Norfolk.

(Elle fait signe aux gardes de se retirer.)

ELISABETH

Approchez, Duc. Si le ciel l'eut permis,
Vous alliez contre nous servir nos ennemis.
Si le Duc de Norfolk nous déclarait la guerre,

Contre un héros si grand que ferait l'Angleterre
Qui prendrait son parti dans un pareil malheur,
La voyant attaquée avec tant de valeur ?
Le ciel, qui des États prend toujours la conduite
A vu trop de péril à souffrir votre fuite.
Il a mis un obstacle avec juste raison?

700

705

LE DUC DE NORFOLK

Madame, un tel discours n'est guère de raison.
Cette faible valeur dont je vois qu'on se joue,
N'a rien fait jusqu'ici que la gloire n'avoue,
Et pour nous épargnez des discours superflus,
Votre État chancelait, et ne chancelle plus
La mort qu'on ma prépare est le digne salaire?

710

ELISABETH

Et qu'as-tu fait, ingrat, qu'un autre eut pu faire ?
Quel autre encore plus loin eut porté ses exploits,
Si je l'eusse honoré de tes mêmes emplois ?
Ne me reproche point quelque faible victoire,
Dont je faisais du bruit pour te combler de gloire :
Tant je goûtais de joie à trouver un moyen
De t'acquérir un nom qui fut digne du mien.
Tout autre que toi, aurait plus fait peut-être,
Et n'aurait pas acquis l'infâme nom de traître.

715

720

LE DUC DE NORFOLK

Au gré de votre haine avancez mon trépas ;
Mais de noms odieux ne me noircissez pas.
En quelque lieu du monde où l'on m'ait vu paraître,
Jamais à mon devoir on ne m'a vu traître :
C'est un crime trop bas au rang où je me vois,

725

Pour tenter la vertu d'un home tel que moi.

ELISABETH

Et quand d'une princesse odieuse, coupable,
 Jet e nommai le juge, et te crus équitable,
 Séduit par le pouvoir de ses honteux appas,
 Pour lui sauver le jour ne ma trahis-tu pas ? 730
 Les Pairs qui depuis toi l'ont mieux examinée,
 D'une commune voix l'ont d'abord condamnée.
 En donnant cet arrêt n'ont-ils pas consulté ?

LE DUC DE NORFOLK

Oui, Madame, vos voeux et non pas l'équité.
 Pour moi, qui ne cherchais qu'à vous montrer mon zèle 735
 Dans le funeste emploi que je reçus contre elle,
 Et qui par vos discours instruit de sa fureur,
 Avait conçu pour elle une invincible horreur ;
 Contre tous ses appas m'étant mis en défense,
 Sa beauté sur mon coeur n'eut aucune puissance ; 740
 Et ma sévérité repoussant tous ses traits,
 Envisageait son crime et non pas ses attraits.
 Pour mieux le découvrir, vous le savez, Madame,
 Je voulus pénétrer dans le fond de son âme :
 Mes souhaits sur ce point furent tous accomplis, 745
 Et j'en développais jusqu'au moindre replis.
 Qui trouvai-je ? Parlons : la vérité l'ordonne.
 Loin d'aucun attentat contre votre couronne ;
 Loin d'une avidité à verser votre sang
 Pour s'ouvrir une voie à votre auguste rang ; 750
 Je trouvais dans l'opprobre une reine incapable.
 De former un d'sir qui put être coupable.
 Je trouvai la vertu que l'on tyrannisait
 Sans se plaindre un moment des maux qu'on lui faisait.

Je vis la cruauté, le mensonge, la haine 755
 Poursuivre le trépas de l'innocente reine,
 Qui préférant la gloire à de fragiles biens,
 Pour conserver vos jours eut donné tous les siens.
 Enfin, je fus surprise dans cette conjoncture
 De voir tant d'injustice, et si pue de murmure ; 760
 Et mon coeur de retour de sa prévention,
 Ne put se refuser à la compassion.
 Je ne présumais pas qu'une princesse illustre
 M'eut confier son nom pour en tenir le lustre,
 Et par quelle raison l'aurais-je présumer ? 765
 À flatter l'injustice étais-je accoutumé ?
 J'ai tâché, les effets ont dû vous en instruire,
 D'augmenter votre gloire, et non de la détruire.
 Mon corps percé de coups vous est un sûr garant
 Qu'entre vos pairs et moi le zèle est différent. 770
 Ces pairs, qui vers le crime ont des pentes rapides,
 De votre sang peut-être un jour seront avides.
 Quel exemple, Madame, allez-vous effrayer ?
 Et quel affreux chemin leur faites-vous frayer ?
 Assassins d'une reine, à la moindre querelle, 775
 Ils feront contre vous ce qu'ils ont fait contre elle :
 Et ce crime impuni va suffire aux anglais
 Pour les autoriser à proscrire leurs rois.

ELISABETH

Va ? Tu noircis en vain de juges équitables.
 Jamais de perfidie ils n'ont été coupables. 780
 Animés d'un pur zèle ils périraient pour moi
 Si j'avais fait pour eux ce que j'ai fait pour toi.
 Est-il quelque grandeur que je t'ai interdite ?
 Jusques dans tes défauts je trouvais du mérite.
 Si le trône à tes yeux eut offerts des appas 785

Pour t'y faire monter jet e tendais les bras.
 Mon coeur que tu charmais, avide de te plaire,
 Te montrais le chemin qui te restais à faire.
 Je t'aimais : je fis plus, je t'en fis un aveu
 Qui me coûta beaucoup, et qui te touché peu. 790
 Vois maintenant, vois, lâche, où tu te précipites !
 Vois quel était ton choix, et vois ce que tu quittes !
 Envisages de près, pour t'accabler d'ennuis
 L'échafaud qui t'attend et le trône où je suis.
 Quel indigne beauté vient de te rendre traître ! 795
 Proscrite, abandonnée ?

LE DUC DE NORFOLK

Et devrait-elle l'être ?
 Quel spectacle à nos yeux allez-vous étaler,
 Madame ? Et que de droits faites-vous violer ?
 De quelles nations obtiendrez vous l'estime ? 800
 On opprime une reine, et vous souffrez ce crime ?
 D'une injuste poursuite on n'est pas à couvert
 Dans l'asile sacré que vous avez offert !
 Lorsqu'à quitter son trône elle se vit réduite,
 Était-ce en Angleterre où l'adressait sa fuite ? 805
 Pour l'attirer à vous ne jurâtes-vous pas ?
 De la rendre paisible au sein de ses États ;
 Et de faire à l'Écosse une guerre immortelle
 Si jamais à sa reine elle était infidèle ?
 Qui de votre injustice aurait eu du soupçon ? 810
 Vous avez oublié cette auguste leçon,
 Que si la vérité si souvent violée
 Pour le malheur du monde en était exilé,
 Il faudrait qu'en tout temps par un glorieux choix
 Elle se retrouvât dans le bouche des rois. 815

ELISABETH

Laisse-là mon devoir, et songe au tien, perfide.
Ton trépas ?

LE DUC DE NORFOLK

Son aspect n'a rien qui m'intimide :
Souvent pour votre gloire ou pour vos intérêts
Contre vos ennemis je l'ai vu d'assez près. 820
Et pour la vérité qui m'est cent fois plus chère,
Quelque honteux qu'il soit il ne m'alarme guère.
C'est elle qui m'oblige à jurer à vos yeux
Que sans trahir l'État j'abandonnais ces lieux.
Arracher au supplice une reine innocente 825
Ce n'est pas un forfait dont mon coeur se repent/
Je jure que tranquille en son funeste sort
Sans se plaindre de vous elle attendait la mort :
Que touché du malheur où vous l'avez réduite,
Sans avoir son aveu je ménageai sa fuite ; 830
Qu'à ce dessein fatal, que le ciel a rompu
Elle s'est opposé autant qu'elle a pu :
Que jamais de mon coeur un désir téméraire
N'a fait connaître au sien qu'il cherchait à lui plaire !
Que mon respect pour elle égale ses appas ; 835
Et qu'enfin si je l'aime, elle ne le sait pas.

ELISABETH

Du plus énorme crime avoir été capable,
C'est donc envers l'État ne pas être coupable ?
Et de mon coeur tranquille avoir troublé la paix,
Ce n'est pas à ton gré le plus noir des forfaits ? 840
De ton sang odieux tu me vois plus avide
Que tu ne fus ingrat, que tu ne fus perfide ;

Deux fois digne de mort, que n'est-il à mon choix
De te faire à mes yeux mourir autant de fois !
Au moins ma volonté, qu'il faut qu'on accomplisse
Est que pour chaque crime on invente un supplice ;
Et que par des tourments dont tu n'expies pas,
Tu tentes à loisir les horreurs du trépas.

845

LE DUC DE NORFOLK

Hé bien, assouvissez votre cruelle envie.
Au milieu des tourments laissez durer ma vie.
Par l'espoir du salaire animez vos bourreaux
À me faire éprouver des supplices nouveaux.
Je n'ai pas attendu que ma mort fut si proche,
Pour m'avouer ingrate et m'en faire un reproche ;
Mais né votre sujet, nourri dans votre cour,
Mon respect, malgré moi, m'interdisait l'amour.
Tandis que de mon sang j'ai pu payer vos grâces,
Partout où l'on m'a vu j'en ai laissé des traces :
Et ma reconnaissance écrite en tant de lieux,
Assure à ma mémoire un destin glorieux.
Si mon coeur qu'avec soin vous cherchez à confondre,
À vos tenders bontés n'a pu si bien répondre ;
Si par d'autres attraites il s'est laissé toucher,
C'est tout ce qu'à ma foi vous pouvez reprocher.

850

855

860

(Elle lit.)

(Elle continue.)

ELISABETH

C'est tout ce qu'à ta foi je puis reprocher, traître !
Vois cette lettre, vois. Peux-tu la méconnaître.
Sauvez le sang de tant de rois

865

Que s'apprête à répandre une main odieuse :
Pour s'immortaliser on ne peut faire un choix
D'une action plus glorieuse. 870
Résolus de prêter la main
À votre généreux dessein,
De nos meilleurs vaisseaux la mer sera couverte ;
Et s'il faut dans la suite un puissant secours,
Nous finirons la paix, et ferons guerre ouverte, 875
Pour assurer de si beaux jours.
Tu pâlis, malheureux, et ton crime t'alarme.
Cette coupable lettre est du prince de Parme.
Ridolf, ce confident par toi-même choisi,
Arrêté de ma part s'en est trouvé saisi. 880
Que peux-tu m'opposer pour détruire ce crime ?

LE DUC DE NORFOLK

Rien. Ce billet surpris rend ma mort légitime.
Non que prêt à mourir en victime d'État
Je puisse être accusé d'aucun autre attentat,
Que d'avoir essayer d'obtenir un asile, 885
Où la reine d'Écosse eut un abri tranquille.
Examinez l'écrit qui paraît à vos yeux :
Examinez ?

(Aux gardes.)

LE DUC DE NORFOLK

Les Pairs l'examineront mieux.
Ils doivent s'assembler dans la sale prochaine. 890
Comme ta trahison ma vengeance est certaine.
Pour en jouir plus tôt je veux dès ce moment,
Exposer ma rivale au plus cruel tourment.
Hola ? Faites venir la reine prisonnière

Ma joie en t'accablant ne serait pas entière, 895
 Si le même courroux qui termine ton sort
 Lui laissait ignorer ma vengeance et ta mort.
 C'est un plaisir pour moi qu'aucun autre n'égale,
 De trouver cette voie à punir ma rivale ;
 Et puisqu'on ne peut rompre un si honteux lien, 900
 De te percer le coeur pour mieux trouver le sien.
 Je sais que ton malheur va lui coûter des larmes ;
 Que c'est à ton amour offrir de nouveaux charmes ;
 Mais de ma cruauté ce sont les derniers traits :
 Plus tu seras sensible à ce qu'elle a d'attraits, 905
 Plus au gré de mes vœux la mort qui t'en sépare,
 À ton coeur attendri va paraître barbare.
 Voici cette beauté si digne de ton choix :
 Montre-lui ton amour pour la dernière fois.
 Gardes, laissez-les seuls ; et maîtres de la porte. 910
 Empêchez seulement qu'aucun d'entre ou ne sorte,
 Il y va de vos jours à répondre des leurs.

SCÈNE IV

Marie Stuard, Le Duc de Norfolk.

MARIE STUARD

Hé bien, Duc ! Vos bontés augmente mes malheurs.
 Quelle fatalité vous inspirera l'envie,
 De prodiguer vos jours pour conserver ma vie ? 915
 J'ai fait ce que j'ai pu pour vous en empêcher ;
 Et tout ce que j'ai fait ne vous a pu toucher.

LE DUC DE NORFOLK

J'attendrai le trépas l'âme ferme et tranquille,

Si mon sang répandu vous devenait utile ;
Mais tel est de mon sort l'inflexible courroux, 920
Que je me sacrifie, et ne fais rien pour vous.
Que dis-je ? C'est moi seul dont le secours funeste
Fait que dans ce moment nul espoir ne vous reste,
Si jamais de vos jours je n'avais pris soin,
Peut-être votre mort serait-elle encore loin. 925
Le ciel qui dans nos coeurs voit tout ce qui se passé,
Du zèle qui m'anime a condamné l'audace ;
Et n'a pu consentir que vous dussiez vos jours
Aux efforts impuissants d'un si faible secours.

MARIE STUARD

Si le ciel équitable à ma fuite s'oppose, 930
De son juste courroux je suis la seule cause :
Innocente à vos yeux de meurtres, d'attentats,
Il est d'autres forfaits dont je ne le suis pas.
Pour vous, qui renoncez au rang le plus auguste
Lorsqu'il faut y monter par une voie injuste. 935
Vous qui de la faveur si longtemps revêtu,
N'eûtes pour ennemi que ceux de la vertu ;
Qui de tous les bienfaits dispensateur fidèle,
Des ministres d'État devîntes le modèle ;
Et laissâtes à tous l'exemple généreux, 940
De répandre les dons qu'ils retiennent pour eux ?
Vous, enfin, qui sans fraude ayant été mon juge
Vouliez à l'innocence assurer un refuge,
Quel crime avez-vous fait pour souffrir le trépas ?

LE DUC DE NORFOLK

Madame, j'en sais que je ne vous dis pas, 945
Si vous aviez appris ce crime qui vous touché,
Il serait condamné de votre propre bouche :

Et j'ai peur qu'avec moi vous ne fussiez d'accord,
 Que l'on me rend justice en me donnant le mort.
 Tant que votre bonté présume qu'on m'opprime,
 Je me flatte en mourant d'emporter votre estime ;
 Et si j'avais parlé, vos mépris éclatants,
 Joindraient trop d'amertume au trépas que j'attends.

950

MARIE STUARD

Moi, des mépris ! Ah ! Duc, qu'un tel soupçon m'offense !
 Je puis manquer de tout, hors de reconnaissance.
 C'est moi qui vous expose aux mouvements jaloux?

955

LE DUC DE NORFOLK

Et qu'est de plus beau que de mourir pour vous,
 Madame ? À quel affront qu'Elisabeth me livre,
 Pour un plus grand sujet puis-je cesser de vivre ?
 Des peuples à venir votre nom respecté
 Va mettre pour jamais le mien en sûreté.
 Heureux si le destin qu'il faut que je subisse,
 Quand mes tristes jours je fais un sacrifice,
 Me peut faire expier pour un trépas si doux,
 Le crime que j'ai fait de soupirer pour vous !

960

965

MARIE STUARD

Ô ciel !

LE DUC DE NORFOLK

Vous jugez qu'il m'eut été facile,
 De supprimer l'aveu d'une ardeur inutile,
 Si je n'eusse espéré que d'un crime si grand,
 J'obtiendrai le pardon au moins en expirant.

970

Le temps que je choisis pour parler de ma flamme,
Montre qu'aucun dessein n'est entré dans mon âme ;
Et que de vos appas le pouvoir absolu,
A fait aller mon coeur plus loin qu'il n'a voulu.
J'ai brûlé, j'ai languis ; j'ai plus fais, j'ai su taire
Cet amour malheureux, ce crime involontaire :
Et j'attends pas respect à vous le faire voir,
Qu'un trépas assuré m'interdise l'espoir.

975

MARIE STUARD

À quelque ignominie où l'on m'ait condamnée,
Je n'ai point oublié de quel sang je fus née
Pour en trouver la source en mes premiers aïeux,
Il faudrait remonter au temps des faux dieux.
Et le reste d'un sang dont le force féconde,
A depuis deux mille ans donné des rois au monde,
Au rang le plus sublime a d'assez justes droits,
Pour devoir n'écouter que les soupirs de rois.
Je ne m'attendais pas, pour surcroît de misère,
Au surprenant aveu que vous venez de faire :
Pour essayer du sort les plus rigoureux coups
Il ne me restait plus qu'à me plaindre de vous.
Si votre coeur sensible au malheur qui m'opprime
A pris en ma faveur des sentiments d'estime ;
Si des attrait pros crits vous ont fait soupirer ;
Quel moment prenez-vous pour me le déclarer !
Si d'un feu qui me perd j'eusse été mieux instruite
Me serais-je avec vous exposée à la fuite ?
Ce que la médisance osera publier
Chez tous les rois voisins va me calomnier.
On dira que le juge épris de la coupable
À l'objet de ses feux s'est montré favorable ;
Et que dans un arrêt qu'un tel juge a dicté

980

985

990

995

1000

L'amour eut plus de pratique n'en eut l'équité.
 Ah Duc, qui de mes maux avez vu la constance,
 Quel indice cruel contre mon innocence !
 Quelque juste envers moi qu'ait été votre arrêt 1005
 L'amour auprès d'un juge est un grand intérêt.
 Que ne chassiez-vous, Duc, cet amour de votre âme ?
 Que ne bannissiez-vous ?

LE DUC DE NORFOLK

Et l'ai-je pu , Madame ?
 Si les hautes vertus ont droit de tout charmer 1010
 Était-il de mon choix de ne pas vous aimer ?
 Tant que j'ai de la reine ignorer l'injustice
 De sa haine pour vous on m'a vu le complice :
 Ennemi des forfaits qu'on vous ose imputer
 Je trouvais de la gloire à vous persécuter. 1015
 Enfin, Madame, enfin, s'il faut parler sans feindre,
 D'un juge prévenu vous aviez tout à craindre ;
 Et pour être innocente à des yeux corrompus
 Il ne fallait pas moins que toutes vos vertus.
 D'abord de leur éclat eut défilé ma vue 1020
 D'une secrète horreur j'eus longtemps l'âme émue ;
 Et contre Elisabeth un violent courroux
 Ma déguisa l'ardeur que je sentais pour vous.
 Plus entre vous et moi le ciel mit de distance
 Moins à vous offenser je voyais d'apparence : 1025
 Sur la foi d'un respect qui ne me quittait pas,
 J'adorais vos vertus, j'admirais vos appas :
 Si j'eusse osé prévoir qu'ils pouvaient me surprendre,
 En fuyant le péril j'aurais su m'en défendre ;
 Mais votre auguste rang, et mon cruel devoir 1030
 Semblaient me dispenser de craindre et de prévoir.
 Je croyais être sûr en cherchant à vous plaire,

Que mon zèle tout seul m'obligeait à la faire :
Et j'ignorais, Madame, en prenant ce parti,
L'amour le plus puissant qu'on ait jamais senti.
Tout pur qu'est cet amour mes désirs ne prétendent?

1035

SCÈNE V

Killegre, Marie Stuard, Le Duc de Norfolk.

KILLEGRE

Les pairs sont assemblés, Seigneur, et vous attendent.
On me vient d'ordonner dans le même moment
De vous faire rentrer dans votre appartement,
Madame.

1040

LE DUC DE NORFOLK

Adieu, Madame. Une autre destinée
Termine de vos jours la course infortunée.
Quels que soient les tourments qui me sont préparés
Mes maux les plus cruels sont ceux que vous aurez,
Que la mort qui m'attend serait digne d'envie
Si le jour que je perds vous conservait la vie !
Mais du sort le plus rude éprouvant le courroux
Pour tout fruit de mes soins je meurs haï de vous.
Ne me condamnez pas au plus grand des supplices :
Vos vertus de mon crime ont été les complices :
En vain à mon respect je m'étais confié ;
Séduit pas leur pouvoir je me suis oublié.
Peut-être que la reine après mon sort funeste
De vos jours précieux épargnera le reste.
Puisse le juste ciel en finissant les miens
Vous affranchir de maux et vous combler des miens.

1045

1050

1055

MARIE STUARD

Puisse du juste ciel la sagesse profonde
Qui vous ôte avant moi des misère du monde,
Pour remplir mon attente, et mes vœux les plus doux,
M'appeler à la mort un moment après vous.

1060

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Le Duc de Norfolk, Le Comte de Newcastle, Gardes.

LE COMTE DE NEWCASTLE

Oui, Seigneur, je vous plains, une chute si prompte?

LE DUC DE NORFOLK

D'un home tel que toi la pitié me fait honte.
Retire-toi.

LE COMTE DE NEWCASTLE

La reine attend l'ordre sacré
Dont sa main autrefois vous avait honoré.
Cette pompeuse marque, en ce lieu si chérie,
Sous le fer d'un bourreau lui semblerait flétrie.
Elle m'envoie exprès pour vous la demander.

1065

LE DUC DE NORFOLK

Mon sort est d'obéir, le sien de commander.
Pour en faire un présent que l'avenir abhorre,
De cette illustre marque il faut qu'elle t'honore.
Ton zèle pour l'État la rend digne de toi :

1070

Tu lui viens d'immoler ton honneur et ta foi :
Après ce coup d'essai, ton penchant pour le crime
Te peut faire prétendre au rang le plus sublime ; 1075
Toi qui né dans la boue y serait demeuré
Si ma compassion ne t'en eut retiré.
Tiens, reporte à la reine un présent, qui sans doute,
Devait m'appartenir par le sang qu'il me coûte :
Et pour jouir en paix de ton malheureux sort 1080
Hâte, si tu le peux, les moments de ma mort.
Tout méchant que tu sois, quelque effort que tu fasses,
Tu ne peux en un jour oublier tant de grâces :
De mes bienfaits passez le souvenir présent
Est un bourreau secret dont tu n'es as exempt. 1085
Encore un coup, crois-moi, fais hâter mon supplice.
Je t'en cause un trop grand si tu te rends justice.
Des crimes de ta vie achèves le plus noir ;
Et ne m'expose plus à l'horreur de te voir.
Gardes, je voudrais bien dans mon malheur extrême, 1090
Pouvoir quelques moments réfléchir sur moi-même.
Dans un lieu plus tranquille accompagnez mes pas.
Sa présence est pour moi pire que le trépas.

LE COMTE DE NEWCASTLE

Ô ciel ! À quelle honte aujourd'hui je m'expose !

SCÈNE II

Le Comte de Morray, Le Comte de Newcastle, Gardes.

LE COMTE DE MORRAY

À prévenir vos vœux la reine se dispose 1095
Tantôt dans la chaleur d'un aveugle courroux,

Pour condamner le Duc elle a fiat le choix de nous :
Sûre que notre voix à ses désirs propices
Suivrait sa passion plutôt que la justice.
Quatre autres vieillards, consommez dans les lois, 1100
Dont jamais la faveur n'a corrompu la voix,
Auraient pu le soustraire à ce destin funeste
Si je n'avais eu l'art de séduire le reste ;
Et de leur arracher leurs suffrages douteux
Par de légers bienfaits que j'ai verse sur eux. 1105

LE COMTE DE NEWCASTLE

Je ne puis plus, Seigneur, faire un pas en arrière.
Il faut que malgré moi j'achève ma carrière.
Après mille bienfaits honteusement déçus,
J'assassine un héros dont je les ai reçus.
Avant que de vous voir je détestais le crime ; 1110
Vous m'avez fait braver la honte qu'il imprime ;
Un appas de grandeur a corrompu ma foi :
Et si vous l'oubliez lors que vous serez roi,
De méchant à méchant, quoique l'on se promette,
L'union la plus forte est toujours imparfaite, 1115
Et jusques sur le trône où vous serez assis
Vous me feriez raison des mes forfaits trahis.
Une belle action offre au moins pour salaire
À celui qui la fait, la plaisir de la faire :
Mais des crimes perdus ne laissent après eux 1120
À qui les a commis qu'une désespoir affreux.

LE COMTE DE MORRAY

Quelle indigne pitié vous émeut, vous alarme ?
Quoi dès le premier crime un remords vous désarme !
Est-ce le prix trop abject pour vous encourager
Que l'espoir glorieux d'un trône à partager ? 1125

Ne donnons pas à l'amour de la reine
D'examiner l'arrêt qu'a fait rendre sa haine.
Pendant que son courroux l'aveugle, et la séduit,
Assurons notre crime, et cueillons-en le fruit.
Pour immoler le Duc la hache est déjà prête. 1130
Allez secrètement faire tomber sa tête ;
Pendant que de ma soeur, sujette aux mêmes lois,
J'irai sonder l'esprit pour la dernière fois.
Quand je perds mon rival, une fureur égale
Semble animer la reine à perdre sa rivale ; 1135
Et peut-être ce jour ne se passera pas
Sans être signalé par un double trépas.
J'ai déjà fait?

LE COMTE DE NEWCASTLE

Seigneur, je vois venir la reine.

SCÈNE III

Elisabeth, Le Comte de Morray, Le Comte de Newcastle, Gardes.

ELISABETH

Ne vous opposez pas au penchant qui m'entraîne, 1140
Comtes. Quelque fierté que m'inspire mon sang
Le repos de mon coeur m'est plus cher que mon rang.
Pour éteindre une ardeur que j'ai laissé trop croître,
À de nouveaux mépris je veux forcer une traître.
Faites venir le Duc, Gardes. 1145

LE COMTE DE MORRAY

Que faites-vous,

Madame ?

ELISABETH *(aux gardes)*

Obéissez ou craignez mon courroux.

LE COMTE DE MORRAY

Vous frémissez pour lui du sort qui le menace :
Et s'il pousse un soupir il obtiendra la grâce,
Madame.

1150

ELISABETH

S'il l'obtient, vous saurez à quel prix,
Et peut-être tous deux en serez-vous surprise.
Jamais contre l'ingrat je ne fus plus émue.
Je demande à le voir, et j'abhorre sa vue.
Tantôt à ma douleur ne pouvant résister
De con coupable amour je cherchais à douter :
Je l'ai joint à l'objet pour qui son coeur soupire,
Dans l'espoir que la mort l'allait faire dédire ;
Ou que dans un palais plein d'un nom redouté
L'infidèle, du moins, craindrait d'être écouté.
Mais, méprisant la mort, et bravant ma puissance,
Rien n'a pu le contraindre à garder le silence.
De l'air tendre et touchant dont il s'est exprimé,
Jamais de plus d'amour on ne fut enflammé.
L'ingrat, qui me préfère une indigne rivale,
Trouvait-il dans ses fers une fortune égale ?
Elle le fait mourir : et je l'aurais fait roi,
Si ce qu'il sent pour elle il l'eût senti pour moi.
Le voici. Demeurez. Quoi que son air menace,
Je veux de ce perfide humilier l'audace :
Et pour peu qu'il s'échappe à braver mon courroux,

1155

1160

1165

1170

Pour me venger de lui j'aurai besoin de vous.

SCÈNE IV

*Elisabeth, Le Duc de Norfolk, Le Comte de Morray, Le Comte de Newcastle,
Gardes.*

ELISABETH

Un reste de bonté dont s'indigne mon âme,
Ma faire faire des pas que j'ai peur qu'on ne blâme. 1175
Ceux que noircit le crime, et qu'ont proscrit les lois
Souillent de leur aspect la majesté des rois.
Je passe en ta faveur par dessus ces maximes,
Quelque horreur que pour toi m'aient inspiré tes crimes :
Et pour récompenser d'assez faibles exploits 1180
Je veux fermer les yeux sur ce que je me dois.
Conçois-tu, malheureux, une infamie égale
À l'ardeur criminelle où ton Coeur se ravale ?
Comblé par mes bontés et de gloire et de biens
Pouvais-tu choisir de plus honteux liens ? 1185
Depuis deux mois entiers que des lois légitimes
Dans le reine d'Écosse ont puni tant de crimes,
Qu'offrait-elle à tes yeux que d'indignes attraits ?
Le jour qu'elle respire est un de mes bienfaits.
J'ai pu deux mois plus tôt trancher sa destine ; 1190
Et tu n'ignores pas qu'elle était condamnée.

LE DUC DE NORFOLK

Condamnée ! Eh Madame, ayez soins de vos droits ;
Ce mot injurieux n'est point fait pour les rois.
Dans le gloire suprême où la gloire les fait naître,
Maître de tout le monde, il n'ont que Dieu pour maître. 1195

La reine qu'on opprime, et dont il est l'appui,
De tout ce qu'elle a fait n'est comptable qu'à lui.
Mais fut-elle sujette, et non reine absolue,
De quels crimes, Madame, est-elle convaincue ?
Pour noircir sa mémoire apprenez-moi les tous !

1200

ELISABETH

D'avoir fait lâchement massacrer son époux.
D'avoir dans mes états, où tout était tranquille,
Attenté sur mes jours, violé son asile,
Attiré l'étranger, corrompu mes sujets.
Voilà quelle est ma plainte, et quels sont ses forfaits.

1205

LE DUC DE NORFOLK

On vous trompe, Madame, elle a l'âme trop belle :
Son plus austère juge est plus coupable qu'elle.
Vous souffrez, cependant, qu'on l'envoie au trépas
Pour des crimes forgés, que vous ne croyez pas.
à des pairs corrompus dont la vue épouvante
Vous livrez sans scrupule une reine innocente.
Votre haine obstinée à finir ses destins
Érige un tribunal d'un amas d'assassins.
Il en est un, Madame, où règne un autre juge
Qui donne à l'innocence un éternel refuge :
La plus grand roi du monde y paraît sans appui ;
Et s'il n'a des vertus, rien n'y parle pour lui.
Comme il est de son dieu la plus parfaite image,
Dans ce degré sublime il lui doit avantage ;
Et devient responsable, après tant de bienfaits,
Et des crimes qu'il souffre, et de ceux qu'il a faits.
Si vous pouviez, Madame, oublier votre haine,
Et voir sans passion une adorable reine,
À de lâches sujets sous le vice abattus,

1210

1215

1220

Devenue odieuse a force de vertus :
 Si par vos propres yeux vous vouliez la connaître,
 Et non sur le rapport que vous en fait un traître,
 Qui pour essai de crime a conçu sans effroi
 L'exécrable dessein d'assassiner son roi?

1225

LE COMTE DE MORRAY

Imposteur ! Le respect qu'ici vous devez rendre?

1230

ELISABETH

C'est un désespéré qui ne sait où se prendre.
 Pour se venger de vous, qui l'avez condamné,
 Il voudrait avec lui vous avoir entraîné.
 Effrayé du péril qui son crime lui montre
 Il s'attache en coupable à tout ce qu'il rencontre,
 Et loin que le perfide implore ma pitié
 Il croit pas un mensonge être justifié.

1235

LE DUC DE NORFOLK

Et de quelle pitié vous croirais-je coupable
 En faveur d'un sujet que vous trouvez coupable,
 Si d'une reine auguste à qui le sang vous joint,
 L'innocence est connue, et ne vous touche point ?
 Prêt à perdre le jour, si je parle pour elle
 Ce n'est point en amant, c'est en sujet fidèle,
 Qui voudrait en mourant vous pouvoir dérober
 Au crime où malgré vous on vous force à tomber.
 Jusqu'ici votre règne heureux de l'Angleterre,
 A porté votre nom aux deux bouts de la Terre ;
 De l'aurore au couchant les plus augustes rois
 Briguent votre alliance, ou craignent vos exploits :
 Pour rendre désormais votre gloire immortelle

1240

1245

1250

D'une reine opprimée embrassez la querelle :
Elle est de même rang, de même autorité,
Enfin de même sang que votre majesté.
De vos sacrés aïeux laissez en paix la cendre :
C'est leur sang le plus pur qu'on s'apprête à répandre : 1255
Du fond de leur cercueil ils empruntent ma voix
Pour vous représenter qu'on viole leurs droits.
Méprisez les conseils des ces petites âmes
Que le courroux du ciel a voulu rendre infâmes :
Le soin de s'agrandir par d'injustes moyens? 1260

ELISABETH

Je les veux suivre, Traître, et mépriser les tiens.
Si je prends leur conseil, j'en connais le justice,
Ils m'animent tous deux à hâter ton supplice :
Leur zèle impatient en presse d'appareil ;
Et je n'hésite point à suivre ce conseil. 1265
Va, lâche, va périr par une main infâme :
Va prouver ta confiance à l'objet qui t'enflamme ;
En te précipitant du degré le plus haut,
Va de ton sang impur rougir un échafaud.
Ce sang qu'en divers temps ont noirci tant de crimes, 1270
Ce sang toujours rebelle à ses rois légitimes,
S'est vu par ses forfaits par l'acier d'un bourreau
Privé plus d'une fois des honneurs du tombeau
Tu serais le premier de ta race odieuse
Qu'eut rendu mémorable une mort glorieuse : 1275
Ton père et aïeul, dont tu sais le destin,
De la honte où tu cours t'ont frayé le chemin :
C'est sur un échafaud qu'ils ont cessé de vivre ;
Tu dégénérais en manquant à les suivre,
Et le remords vengeur qui suit la trahison 1280
Fut toujours insensible à ceux de ta maison.

LE DUC DE NORFOLK

Madame, je ne puis, à ce torrent d'injures,
 De mon coeur qu'on déchire étouffer les murmures :
 Tant que votre courroux m'a pris seul pour objet
 Je ne suis point sorti du devoir d'un sujet : 1285
 Mais quand de mes aïeux on terni la mémoire,
 Quand de leur destinée on déguise la gloire ;
 Leur sans qui sans opprobre est venu jusqu'à moi,
 Me défend de manquer à ce que je leur dois.
 Mon père et mon aïeul, dont vous taisez les crimes, 1290
 De leur religion volontaires victimes,
 Préférèrent les fers, la torture, la mort,
 Aux appas séducteurs dont on flattait leur sort.
 Voilà les grands forfaits dont ils furent coupables.
 Voilà les trahisons dont nous sommes capables. 1295
 Voilà pour quel sujet le glaive d'un bourreau
 A privé mes aïeux des honneurs du tombeau.
 Qui voudrait d'aussi près examiner de plus justes causes.
 Vous m'entendez.

ELISABETH

Oui, traître, et tu ne peux jamais 1300
 Faire aller plus avant ma haine et tes forfaits.
 Je ne sais rien en moi susceptible d'outrage
 Qui ne ton lâche coeur n'ait éprouvé la rage.
 Quand j'aurais oublié tes autres attentats,
 Ta dernière insolence est digne du trépas : 1305
 Mais, perfide, ta reine est assez magnanime
 Pour porter sa clémence aussi loin que ton crime :
 T'en laisser malgré toi le honteux souvenir
 C'est la tourment affreux dont je veux te punir.
 Ma bonté fatigue autant qu'elle doit l'être, 1310

Pour la dernière fois va parler, va paraître ;
Si tu peux concevoir que effort je me fais
Par un effort pareil mérite mes bienfaits.
Prêt à voir par ta mort ma vengeance assouvie :
Veux-tu ta grâce ?

1315

LE COMTE DE MORRAY

Ô ciel !

LE DUC DE NORFOLK

Je ne hais point le vie.
Si vous me la laissez, il me sera bien doux
De pouvoir de nouveau la prodiguer pour vous.
D'un fidèle sujet l'infatigable zèle?

1320

ELISABETH

Et qui me répondra que tu me sois fidèle ?
Pour le justifier que ton zèle soit grand
Une fois violée est un mauvais garant.
C'est par un grand effort qu'un grand crime s'efface ;
Et j'en veux un de toi qui mérite ta grâce.
Je ne te la promets qu'à ce prix.

1325

LE DUC DE NORFOLK

Commandez.

ELISABETH

Les pairs, dont l'équité s'est acquis tant d'estime,
Eux, qui dans aucun sang n'autorisent le crime,
Pour rendre à l'Angleterre un plus tranquille sort
De la reine d'Écosse ont tous signé la mort.

1330

Ton nom manqué à l'arrêt qu'on a donné contre elle :
Et je ne croirai point que tu me sois fidèle
Qu'en qualité de pair, zélé pour les États,
Tu ne signe, comme eux l'arrêt de son trépas.
Un refus échappé rend ta perte certaine.
Réponds sans balancer.

1335

LE DUC DE NORFOLK

Gardes, qu'on me ramène.
C'est ma réponse.

SCÈNE V

Elisabeth, Le Comte de Morray, Le Comte de Newcastle, Suite.

LE COMTE DE MORRAY

Ah ciel ! L'ingrat n'hésite pas !
Ma rivale à la mort va devancer tes pas,
Traître. Dès ce moment pour contenter ma haine
Allez y préparer cette coupable reine.
Tant que ma lâcheté lui laissera le jour
L'ingrat qu'elle a charmé gardera son amour.
Dût sa tête en tombant armer toute la terre
Pour venir à grands pas fondre sur l'Angleterre,
Comte de Newcastle, ne me revoyez pas
Que vous n'ayez été témoin de son trépas.

1340

1345

SCÈNE VI

Le Comte de Morray, Le Comte de Newcastle.

LE COMTE DE MORRAY

Ses ordres sont précis pour perdre sa rivale, 1350
Mais sa haine pour l'autre en paroles s'exhale :
Elle veut faire grâce à l'objet de ses feux ;
Et s'il rendre en faveur il nous perdra tous deux.
Un amour sans espoir dure peu dans une âme :
Sa maîtresse en mourant fera mourir sa flamme ; 1355
Et l'ayant condamné, s'il échappe au trépas
A son ressentiment nous n'échapperons pas.

LE COMTE DE NEWCASTLE

Ainsi, Seigneur, ainsi pour toute récompense
Nous aurons la douleur d'opprimer l'innocence.
Ne vaudrait-il pas mieux faire un plus noble effort, 1360
Et chercher des moyens pour détourner leur mort ?
Le Duc avec plaisir épouserait la Reine
S'il voyait votre soeur à couvert de sa haine :
Et dans leurs intérêt les nôtres confondus?

LE COMTE DE MORRAY

Ah ! Perdons-les, vous dis-je, ou nous sommes perdus. 1365
Après de tels affronts, quelque effort qu'on se fasse,
Il en reste une horreur qui jamais ne s'efface :
C'est par des flots de sang que l'on doit s'en laver ;
Et nous avons trop fait pour ne pas achever.
Puisqu'au trône où j'aspire une voie est ouverte 1370
De la reine d'Écosse allez hâter la perte ;
Et laissez-moi le soin, dût-il m'être fatal,

D'aller secrètement immoler mon rival.
Que la reine en courroux tonne, éclate, foudroie,
Il faut que de ma haine il devienne la proie ;
Et dût-elle sur moi le venger aujourd'hui,
Je mourrai sans regret si je meurs après lui.

1375

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Marie Stuard, Killegre, Melvin, Kenede, Albione, Gardes.

(Killegre sort.)

(À Melvin.)

MARIE STUARD *(à Killegre)*

Quand il faudra partir je n'ai rien qui m'arrête.
Allez dire à vos Pairs que leur victoire est prête,
Et qu'à leur premier ordre ils seront obéis,
Quoique par mon trépas tous les droits soient trahis.
Le Comte de Morray viendra-t-il ?

1380

MELVIN

Oui, Madame.

MARIE STUARD

Votre zèle, Melvin, est gravé dans mon âme.
Vous avez de mon sort partagé le courroux,
Et je vais au trépas sans rien faire pour vous.
Je meurs, vous le savez, femme, soeur, fille et mère

1385

Des plus augustes rois que l'Europe révère :
 Et de ce rang suprême il ne m'est rien resté
 De quoi récompenser votre fidélité. 1390
 Victime d'un arrêt qu'a dicté l'injustice,
 L'état où je vous laisse augmente mon supplice :
 Après un sort si rude il m'eut été bien doux
 De combler de bienfaits? Et quoi, vous pleurez tous !
 Témoins infortunés des malheurs de ma vie, 1395
 En voyez la fin avec un oeil d'envie ?
 Dans un long voyage ai-je trop peu souffert ?
 Faut-il verser des pleurs quand un port m'est offert ?
 Si vous aimez ma gloire épargnez ma faiblesse,
 Et ne m'accablez point à force de tendresse. 1400

MELVIN

Madame, vos bontés, mon devoir, votre rang,
 Ne demandent ici que des larmes de sang.
 Plut au ciel que le mien, plus ardent que tout autre,
 À vos persécuteurs pût arracher le vôtre !
 Que votre injuste mort nous a coûté de pleurs ! 1405
 Et qu'un jour?

MARIE STUARD

Quelqu'un vient. Contraignez vos douleurs.

SCÈNE II

Marie Stuard, Le Comte de Morray, Melvin, Kenede, Albione.

MARIE STUARD

Approche, ingrate sujet, dont la haine m'accable,

Viens me dire du moins que quoi je suis capable.
Apprends-moi quel outrage et quels maux je t'ai faits. 1410
Cruel, mon souvenir n'est plein que de bienfaits.
Quoi que l'on doute encore de qui tu reçus l'être,
Pour enfant du feu roi je t'ai fait reconnaître ;
Et sans approfondir si tu sors de son sang
Je t'ai fait dans ma cour tenir le premier rang. 1415
Tu ne fais que trop voir que tu n'es pas mon frère
Par les soins que tu prends à m'être si contraire.
Si le sang qui t'anime était le sang d'un roi,
Serais-tu sans honneur, sans tendresse, sans foi ?
Élevé dans ma cour, ta criminelle audace 1420
Entre le trône et toi ne put souffrir d'espace :
Pour m'en faire tomber par de sanglants effets
La mort de mon époux fut un de tes forfaits :
Mais, ce qui de l'enfer est la plus noir ouvrage,
Tu me fis imputer ce qu'avait fait ta rage ; 1425
Et par des trahisons, conduits avec art,
J'expire pour un crime où je n'ai point de part.
Tu sais, toi qui l'as fait, que j'en suis innocente.

LE COMTE DE MORRAY

Un trône prêt à choir n'offre rien qui me tente.
Du ciel qui le foudroie appuyant le courroux 1430
C'est son intérêt seul que je prends contre vous.
Pour détruire une erreur dont j'abhorre le culte.
Les liens les plus doux n'ont rien que je consulte :
Et ce que votre haine appelle ambition
Est un zèle épuré pour ma religion. 1435

(Killegre revient.)

MARIE STUARD

Si ta religion l'acquiert le privilège
D'être envers une soeur perfide et sacrilège,
La mienne, si contraire à celle où tu t'es mis,
M'apprends à pardonner à tous mes ennemis.
On vient avertir qu'il faut quitter le vie. 1440
Séparons-nous en paix, c'est moi qui t'en convie
Insensible aux affronts où l'on m'expose ici,
Je pardonne à la reine, et ta pardonne aussi.
Puisse mon sang verse par vos brigues secrètes
Vous retirer bientôt de l'erreur où vous êtes ! 1445
Si par le juste ciel mes vœux sont écoutés
J'en vais faire pour vous qui me persécutez.
Adieu.

SCÈNE III

LE COMTE DE MORRAY

Je sens dans mon coeur qui s'émeut, qui chancelle,
La voix de la nature au repentir m'appelle. 1450
Silence, indigne voix, qui me veux attendrir :
Qu'importe pour régner que je sache périr ?
Un prince ambitieux que la raison éclaire
Doit faire une vertu d'un crime nécessaire ;
Et préférer toujours, sans en être confus, 1455
Les utiles forfaits aux ingrates vertus.

SCÈNE IV

Elisabeth, Le Comte de Morrya, Lancastre, Gardes.

ELISABETH

Comte, j'allais vous voir. Malgré toute ma haine
Je ne puis résister au remords qui me gêne.
En vain ma politique en veut rompre le cours :
Quelque effort que je fasse il me revient toujours. 1460
Je crois de toutes parts entendre le tonnerre ;
Je crois voir contre moi tous les rois de la terre ;
De qui la majesté, violée à mes yeux,
Rendrait mon nom infâme, et mon règne odieux.
Quoi qu'ait fait votre soeur je lui donne sa grâce. 1465

LE COMTE DE MORRAY

La clémence sied bien à qui tient votre place.
Cette grande vertu, la plus digne des rois,
Est le plus glorieux, le plus saint de leurs droits.
Mais je doute, Madame, et ne puis vous le taire,
Qu'on approuve jamais ce que vous allez faire. 1470

ELISABETH

Et peut-on approuver l'implacable fureur
Qui vous fait avec joie immoler votre soeur ?
Est-ce l'injuste espoir de régner après elle
Qui vous rend frère ingrate, et sujet infidèle ?
Quand j'impose silence à mon juste courroux 1475
Si je suis à blâmer, devrait est-ce par vous ?

LE COMTE DE MORRAY

Pour peu qu'à mon devoir je demeure fidèle

Quels sacrilèges vœux puis-je faire pour elle ?
 C'est ma soeur, il est vrai ; mais périclès ma soeur
 Sis a vie en ces lieux fait revivre l'Erreur. 1480
 Si de vos jours sacrés le ciel bornait la course
 D'un déluge de maux elle ouvrirait la source :
 Vos sujets qu'elle hait, devenus ses sujets,
 Seraient de sa fureur les funestes objets.
 Ce trône qu'avec soin vos vertus affermissent, 1485
 Où vous donnez des lois dont les méchants frémissent,
 Deviendrait pas son ordre un lieu d'impunité
 Où l'Erreur pour jamais serait en sûreté.
 On verrait sous ses lois par des mains étrangères
 Arracher les enfants du tendre sein des mères, 1490
 Pour leur faire sucer, éloignés de ces murs
 Avec un lait moins cher des préceptes moins purs.
 En vous parlant ainsi je trahis la nature ;
 Mon sang qui se révolte en soupire, en murmure ;
 Je me sens comme vous accablé de remords ; 1495
 Et pour les étouffer je fais de vains efforts.
 À lui sauver le jour je trouverais des charmes.
 Sa mort que je poursuis me coûtera des larmes :
 Mais si de ces desseins elle venait à bout
 Le carnage et l'horreur triompheraient par tout. 1500
 Je prévois des malheurs qui seraient sans limites.

ELISABETH

Comte, je me suis dit ce que vous me dites.
 Si ma main secourable ose briser ses fers
 Sa haine pour me perdre armera l'univers :
 Mais pour venger la mort, honteuse aux diadèmes, 1505
 Tous les rois offensez m'accableront eux-mêmes ;
 Et pour le bien commun oubliant leurs débats
 Viendront d'intelligence envahir mes États.

LE COMTE DE MORRAY

Ma crainte sur ce point égalerait la vôtre,
Si les princes voisins se fiaient l'un à l'autre. 1510
Un roi qui s'affaiblit offre une occasion
Qui de ses ennemis tente l'ambition.
De peur de la flatter par de telles amorces
Pour ses propres États chacun garde ses forces ;
Et vous verrez de loin leur impuissant courroux 1515
Borner sa violence à se plaindre de vous.
Quoiqu'il en soit, Madame, il est temps de résoudre
Si vous voulez lancer ou retenir la foudre.
Ma soeur touché à son terme, et dans quelques instants
On voudrait la sauver qu'il ne serait plus temps. 1520
Suivez votre penchant sans aucune contrainte.

ELISABETH

Vos dernières raisons ont dissipé ma crainte.
Qu'elle meure. Et pourquoi me ferai-je un effort
Pour conserver la vie à qui cherche ma mort ?
Qu'elle meure. Le Duc, qui me fut si fidèle, 1525
Si je lui rend le jour me rendra tout son zèle.

LE COMTE DE MORRAY

Le Duc, Madame ? Ô Ciel !

ELISABETH

Tout coupable qu'il est,
Il est assez puni de savoir mon arrêt :
Et s'il faut m'expliquer, quoi qu'ait fait son audace, 1530
Ce qu'a fait sa valeur sollicite sa grâce.
Un pardon généreux ma l'acquiert à jamais.

LE COMTE DE MORRAY

Madame? Croyez-moi, placez mieux vos bienfaits.
Plus fidèle que lui, s'il faut prendre les armes,
Je mettrai votre trône à l'abri des alarmes.
La Duc dont vos bontés ont voulu faire un roi,
Ingrat à votre amour vous a manqué de foi.
Que tout autre que lui vous eût montré son zèle !
Aimé comme il l'était, que j'eusse été fidèle !

1535

ELISABETH

Insolent ! Vous sauriez jusqu'où va mous courroux
Si je pouvais sans honte éclater contre vous.
Si je laisse impuni l'affront que vous me faites,
Comte, remerciez la bassesse où vous êtes :
L'intervalle est plus grand, quoiqu'il manqué de foi,
Entre vous et le Duc, qu'entre le Duc et moi.
Pour joindre à ce mépris de plus sensibles peines,
D'un criminel si cher allez rompre les chaînes :
Je lui cause des maux où je prends trop de part.
Portez-lui le pardon ?

1540

1545

LE COMTE DE MORRAY

Madame, il est trop tard.
Il est mort.

1550

ELISABETH

Il est mort ! Ah, perfide, qu'entends-je !

LE COMTE DE MORRAY

Un si juste trépas le punit et vous venge.

Coupable envers l'État si lâchement trahi,
Condamné par ses pairs, haï de vous ?

1555

ELISABETH

Haï !
Ah traître ! Dans mon coeur tu sais ce qui se passe.
À la reine d'Écosse allez porter sa grâce,
Lancastre. Ce perfide, ennemi de sa soeur,
M'a peut être engagée à servir sa fureur.
Qu'on la ramène. Et toi je veux que tu périsses.

1560

SCÈNE V

Le Comte de Newcastle, Elisabeth, Le Comte de Morray, Lancastre, Gardes.

LE COMTE DE NEWCASTLE

Madame, à mes forfaits préparez des supplices.
Interdit, pénétré d'une juste douleur,
Je ne paraît ici que pour vous faire horreur.
Je ne m'offre à vos yeux que pour grossir la foudre
Dont il faut vous armer pour me réduire en poudre.
Je me serai puni, mais mon sang répandu,
L'exemple que je dois aurait été perdu ;
Et pour voir avec fruit ma trahison punie,
Il faut que je périsse avec ignominie.

1565

1570

ELISABETH

Quel sujet vous anime à tenir ce discours ?

LE COMTE DE NEWCASTLE

D'une reine innocente on a tranché la jour.

Par les crimes d'autrui la vertu malheureuse
 A de toutes les morts souffert la plus affreuse.
 J'ai vu ce que le ciel avait fait de plus beau 1575
 Tendre sa tête auguste à l'acier du bourreau :
 Et mes remords trop lents n'ont point formé d'obstacle
 Au barbare succès d'un si triste spectacle.
 Eussai-je pour tout crime approuvé son trépas
 Ma main à m'en punir ne balancerait pas : 1580
 Jugez, par cette loi que l'équité m'impose;
 Ce que je dois souffrir puisque j'en suis la cause.

ELISABETH

Vous, ô ciel !

LE COMTE DE NEWCASTLE

Moi, Madame. Un aveu si honteux
 Vous anime à ma perte, et c'est ce que je veux. 1585
 J'offre à votre justice une digne matière.
 Ne la trahissez point, faites-la toute entière.
 Ce monstre dont la vue infecte vos regards,
 Cet ennemi public, haï de toutes part,
 Jusqu'à vous aimer a porté son audace, 1590
 Plus coupable que moi mérite moins de grâce.
 C'est lui qui par l'appas d'une criminel espoir
 A séduit ma vertu, corrompu mon devoir,
 Imprimé dans mon coeur l'effroyable maxime
 Qu'un crime couronné perdait le nom de crime. 1595
 Assassin de son roi, sa rapide fureur
 A par une autre voie assassiné sa soeur ;
 Et si l'on ne prévient sa détestable envie
 Leur fils en son pouvoir doit trembler pour sa vie.

ELISABETH

Hola, Gardes.

1600

EURIC

Madame.

ELISABETH *(en montrant le Comte de Morray)*

Assurez-vous de lui.

Traître, qui de mon trône as fait tomber l'appui,

Ton sang, pour le venger, répandu goutte à goutte ?

(Il sort.)

LE COMTE DE NEWCASTLE

Pour commencer sa peine ordonnez qu'il m'écoute.

1605

La douloureuse mort de son auguste soeur,

Tout barbare qu'il est, va lui percer le coeur.

Si de mes trahisons le repentir extrême

Peut vous autoriser à m'écouter vous-même,

Vous n'avez plus à craindre aucun trouble intestine ;

1610

Tout cède à l'ascendant de votre heureux destin.

Faites que la pitié succède à votre haine :

Des larmes d'une reine honorés une reine :

L'adorable Stuard vient de finir son sort ;

Et vous allez frémir au récit de sa mort.

1615

Au funeste appareil de son cruel supplice

Elle arrête le ciel qu'on lui fait injustice :

Que pendant sa prison, quoiqu'elle ait enduré,

Jamais contre vos jours elle n'a conspiré ;

Et que du fond des coeurs ayant seul connaissance

1620

Dieu, qu'on ne trompe point, savait son innocence.

Là, de tendres soupirs s'étant joints à sa voix,
 Seigneur, écoutez-moi pour la dernière fois,
 Dit-elle. Je suis mère, et mon coeur qui soupire
 Croit que pour vous toucher ce nom seul doit suffire. 1625
 Un fils que de mes pleurs j'ai souvent arrosé,
 Au plus grand des malheurs est peut-être exposé :
 Ce sang de tant de rois le déplorable reste,
 Est peut-être élevé dans un culte funeste.
 Dans un péril si grand devenez son appui. 1630
 Contre ses ennemis déclarez-vous pour lui.
 Montrez-vous en le père ; et pour faveur insigne
 Avant que de régner faites qu'il en soit digne.
 J'implore pour tous deux votre divin secours :
 Et je vous recommande et mon âme et ses jours. 1635
 Pendant que de son coeur la tendresse s'explique,
 L'abominable objet de la haine publique,
 Par une indignité qu'elle n'attendait pas,
 Ose se présenter pour lui lier les bras.
 Sensible à cette opprobre, une modeste plainte 1640
 A trahi la douleur qu'elle tenait contrainte :
 Réserve, a-t-elle dit, cet infâme lien
 Pour fléchir quelque nom moins fameux que le mien :
 Quoique jusqu'au tombeau la fortune me brave
 Je veux mourir en reine et non pas en esclave ; 1645
 Et malgré le silence où s'obstinent les rois
 Jusqu'au dernier soupir je soutiendrai leurs droits.
 Ses filles, cependant, les yeux baignés de larmes,
 De son pudique sein font entrevoir les charmes.
 Pour ouvrir un passage à l'acier criminel 1650
 Dont la reine innocente attend le coup mortel,
 Par un cruel devoir, dont la rigueur les tue,
 Quelques moments après elles voilent sa vue,
 Et cachent pour jamais les malheureux appas
 Qui sans l'aveu du coeur ont fait tant d'attentats, 1655

Leur zèle consommé par ce dernier service,
Et la victime prête à ce grand sacrifice,
Plus on est attentif à ce lugubre aspect,
Plus on sent de pitié, de terreur, de respect.
Tous les coeurs sont touchés ; tous les yeux sont humides ; 1660
Et tous les gens de bien plaignant son triste sort
D'un éloge funèbre accompagnent sa mort.
Enfin, Madame, enfin, humblement prosternée
Je pardonne, dit-elle, à qui m'a condamnée ;
Fasse le juste ciel que ces juges pervers 1665
Aient le coeur plus austère, et les yeux mieux ouverts ;
Et que leur cruauté sur moi seule épuisée,
L'innocence à la mort ne soit plus exposée.
Pendant ces derniers mots le ministre inhumain
Qui d'un glaive funeste avait armé sa main, 1670
Fidèle exécuteur de votre injuste haine,
A tranché le destin de cette grande reine.
Mais, ô prodige affreux ! Qui me vient de troubler !
Prodige, dont vous-même avez lieu de trembler !
Deux fois sur l'échafaud la tête bondissante 1675
A répété deux fois qu'elle était innocente ;
Et dans tous les esprits répandu tant d'effroi
Que tous les spectateurs ont frémi comme moi.
Pour venger son trépas l'ardeur qui les anime
A choisi son bourreau pour première victime ; 1680
Et si votre pouvoir n'arrête ce transport,
Tous ses juges, sans doute, auront un même sort.
Pour moi qui désormais aurai honte de vivre,
Il faut qu'à leur fureur mon désespoir me livre ;
Et pour mieux me punir, s'ils épargnent mes jours, 1685
C'est à votre justice où sera mon secours.
Je l'attends.

ELISABETH

Qu'on le suive, et que l'on m'en réponde.

SCÈNE VI

Elisabeth, Le Comte de Morray, Lancaster, Gardes.

ELISABETH

Hé bien, sens-tu, méchant, que ton coeur se confonde ?
Te sens-tu dans le crime assez bien affermi,
Monstre, que dans ces lieux les enfers ont vomi ?
De tes lâches projets la fortune se joue.

1690

(Il s'enfonce un poignard dans le sein.)

LE COMTE DE MORRAY

On ne vous a rien dit que mon coeur désavoue.
À qui veut que le crime éternise ses ans
Les forfaits les plus noirs sont les plus éclatants.
Le roi que fit ma soeur par son hymen funeste,
A péri par mon bras, et vous savez le reste.
Fier de ce premier crime, et sûr de votre appui,
Je n'ai rien oublié pour la perdre après lui.
La mort qu'elle a soufferte est mon dernier ouvrage ;
Et son fils, à son tour eut assouvi ma rage :
J'en avais donné l'ordre, et j'allais être roi
Si le sort inconstant ne m'eut manqué de foi.
Vos droits à l'Angleterre étant peu légitimes,
Et les miens à l'Écosse étant crimes sur crimes,
Pour les mieux affermir je cherchais les moyens
D'unir mon sceptre au vôtre, et vos crimes aux miens.

1695

1700

1705

La ciel cruel aux uns, et favorable aux autres
S'oppose à mes desseins, et secondes les vôtres :
Tous deux enfants de roi par un semblable sort
Il vous élève au trône, et me livre à la mort.
Mais s'il croit la choisir son attente est trompée.
Quoiqu'on ait par son ordre arraché mon épée,
Son aveugle colère a manqué de prévoir
Que j'avais, malgré lui, ma mort en mon pouvoir.
Lorsqu'on tombe d'un trône où l'on a dû prétendre,
Voilà sans balancer le parti qu'on doit prendre.

1710

1715

ELISABETH

Faites tous un effort pour tromper ses projets.
Il est trop peu puni pour de si grands forfaits.
Il mérite, le traître, une plus longue peine.

1720

LE COMTE DE MORRAY

L'endroit où j'ai frappé rend votre attente vaine :
Et j'ai la gloire, au moins, dans un sort si fatal,
De mourir autrement que n'est mort mon rival.
J'expire.

SCÈNE DERNIÈRE

Elisabeth, Lancastre.

ELISABETH

Juste ciel ! Quelle suite de crimes !
Que la haine et l'amour ont d'injustes maximes !
Et qu'un coeur déréglé, qui suit leurs mouvements
Se condamne soi-même à de cruels tourments !

1725

Héros trop malheureux ! Trop malheureuse reine !
Victimes tout ensemble et d'amour et de haine,
Ne vous reprochez point votre injuste trépas :
Vous goûtez un repos dont je ne jouis pas.

1730